

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 164. — SAMEDI, 25 JUIN 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SAINT-JEAN-BAPTISTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 JUIN 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La fête Nationale, par Benjamin Sulte.—L'incendie de l'Opéra-Comique.—En route pour la Baie-d'Hudson.—Poésie : l'Artisan, par Speranza.—Primes du mois de mai.—Rébus.—Le jeu de billard.—Le coin des enfants.—Récréations de la Famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES : Saint-Jean-Baptiste.—L'incendie de l'Opéra-Comique.—Un canotier de la suite de Mgr Larrain.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re P. inc	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



JE connais une brave et bonne femme qui ne manque jamais d'acheter tous les journaux qui paraissent le soir, non pour s'étioler sur les articles poétiques, mais tout simplement pour lire le feuilleton.

Donnez lui un roman, le même que publie tel journal, offrez le lui tout entier, elle refusera de le lire, et ceci se comprend parfaitement, car en absorbant tout d'un coup le plaisir, la peine, les émotions joyeuses et tristes que contient ce livre, elle ne jouirait pas de la moitié de la saveur de cette étrange nourriture..... dite intellectuelle.

Ce que le public aime—il faut bien le prendre tel qu'il est—c'est le roman à petites doses, mais souvent répétées et à intervalles égaux.

Cet amour du récit qui dure trois, quatre, cinq, six mois, et dont les petites tranches se terminent par les mots : à continuer, est poussé à tel point qu'il devient un besoin impérieux.

La lecture de cette tartine de prose devient pour l'abonné ce qu'est la pipe du soir au fumeur, le verre du matin à l'ivrogne, la dose d'opium au morphiné, la pincée de tabac au marin et le besoin de dire du mal de son prochain à Mme X...

Inutile de contester le fait, il existe ; et il existe tellement, que si la semaine est coupée par un jour de fête, l'abonné, ce soir là, n'est pas dans son assiette ; il semble inquiet, ennuyé, et vous le voyez, après le souper (quoiqu'il sache parfaitement à quoi s'en tenir), demander à sa femme :

—Les journaux ne sont pas arrivés ?

—Mais tu sais bien que c'est jour de fête, aujourd'hui !

—Ah ! c'est vrai.....

Au bout de quelques instants, il n'est pas rare de l'entendre murmurer :

—Ces journaux ! ils ne sont pas déjà si intéressants, ils pourraient bien paraître au moins tous les jours ! Quels paresseux que ces journalistes...

C'est tout simplement son feuilleton qui lui manque, et parfois un peu le compte-rendu de la cour d'assises.

Quant au reste, il s'en occupe comme un poisson d'une pomme.

. Or, il est arrivé que dernièrement cette

excellente femme, en lisant ses quatre feuilletons, s'est trouvée aux prises avec les émotions de quatre enlèvements !

La simultanéité de ces quatre épisodes, palpitants d'intérêt, était assez remarquable pour ne pas passer inaperçue, aussi la lectrice en question m'en fit-elle part.

—Ceci devait arriver un jour ou l'autre, lui dis-je, car tout feuilleton, pour être populaire, doit compter : un millionnaire canaille, un jeune homme pauvre mais vertueux, une erreur judiciaire, une jeune fille malheureuse et surtout, surtout, un enlèvement...

—Vous croyez donc aux enlèvements ?

—Si j'y crois ! mais parfaitement. L'enlèvement a existé de tout temps, et bien que le procédé soit éminemment extra-judiciaire et profondément immoral, les dieux de la mythologie et le plus grand peuple de l'antiquité s'en sont servis avec succès. Jupiter a enlevé Europe, Plutus a enlevé Proserpine, les Romains ont enlevé les Sabines...

—Permettez que je vous arrête, les enlèvements que vous me citez appartiennent : les uns à la fable, l'autre à la légende, mais vous ne me ferez pas croire qu'en plein dix-neuvième siècle on enlève les demoiselles comme les romanciers nous le disent ; car, ajouta-t-elle en soupirant, nos filles ne se font guère tirer l'oreille pour aller au plus tôt, prier le curé de les marier, et les namans ne refusent pas leur consentement, croyez-en ma vieille expérience.

—Admettons alors qu'il se fait très rare et que les romanciers en abusent beaucoup trop, mais je soutiens qu'il existe encore et pour preuve....

—Ah ! une histoire ! contez-moi cela. Il s'agit d'une jeune fille ?

—Non...

—D'une veuve ?

—Non encore.

—D'une femme mariée alors ?

—Non, toujours non.

—Comment ! ni fille, ni femme, ni veuve ! vous me narguez, je crois ?

—Nullement, et vous allez en juger.

L'aventure a eu lieu il n'y a pas une semaine, en plein jour et en plein Paris, c'est-à-dire dans la ville qui possède la meilleure police du monde. Je dis en plein Paris quoique la chose ait eu lieu au Bois de Boulogne, car cette promenade est aussi surveillée que la place d'Armes à Montréal à l'Angelus de midi.

La dame enlevée, se nomme Mercedes Martinez Campos, riche cubaine, d'une beauté remarquable, qui s'est mariée il y a trois ans, et qui a reçu une dot de plus d'un million de dollars.—Là où il y a un enlèvement, il y a toujours des millions aux environs.—La dame a divorcé, puis a repris sa dot et... son nom de fille...

—Pouah ! votre cubaine me déplaît déjà beaucoup.

—Je n'en suis guère enthousiasme non plus, soyez-en certaine ; mais je raconte :

Madame veuve demoiselle Mercedes Martinez Campos, se confina dès lors dans la plus profonde retraite d'un magnifique hôtel entre cour et jardin ; et passa son temps... à sortir.

L'autre matin, vendredi dernier, dix-septième jour de juin, elle se promenait donc au Bois de Boulogne, en compagnie d'une vieille duègne, mademoiselle Louis, dit le télégraphe, quand une troupe d'hommes, dont deux étaient masqués saisirent la jeune promeneuse, (elle n'a que vingt et un ans), la portèrent dans une voiture et..... fouette cocher !

Le cocher a si bien fouetté, qu'on n'a pas encore eu de nouvelles de la voiture, ni de son contenu.

Est-ce un enlèvement cela ?

—Hum, Hum... j'ai des doutes. Cette fille du pays du tabac, qui se croit libre quand l'Eglise l'a mariée, ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Je la croirais plutôt complice de ceux qu'elle a rencontrés au Bois de Boulogne.

—Et vous avez parfaitement raison, madame, car l'histoire ayant fait grand bruit, a provoqué des recherches qui ont fourni des renseignements très curieux.

Aussitôt l'enlèvement terminé, la maison s'est vidée comme par enchantement, les domestiques ont disparu et les portes ont été fermées.

De plus, la dame métamorphosée en fille, par la petite comédie autorisée par la loi Naquet, est

redevvenue mineure d'après le code espagnol, qui fixe la majorité à vingt-deux ans, et on croit qu'elle a employé le petit moyen de l'enlèvement pour forcer ses parents à la laisser se..... remarier — je ne sais quel terme employer — avec un autre mari que le sien.

—Eh bien ! c'est une singulière héroïne que votre Mercedes, et votre enlèvement qui n'en est pas un, ne vaut pas ceux de mes romans.

—Il a au moins ce mérite de ne pas leur ressembler et je trouve rien de si monotone que vos quatre jeunes filles qui sont toutes les mêmes et finissant de la même manière.

—Mais votre conclusion ?

—La voici : je suis vraiment de votre avis quand vous dites que vous ne croyez plus aux enlèvements, mais puisqu'il n'existent pas dans la vie réelle, les romanciers devraient bien ne plus se servir de cette ficelle.

—Ainsi-soit-il.

. Les Etats-Unis, le pays de toutes les étrangetés, viennent encore de produire une étrangeté digne de remarque.

Cinq semaines durant, la justice de ce pays de la liberté a essayé de juger un entrepreneur, Jacob Sharp, accusé d'avoir obtenu la concession du chemin de fer de Broadway, en corrompant les échevins de New-York.

Cette fois, comme vous le voyez, ce ne sont pas les corrompus que l'on poursuit, mais bien le corrupteur. Il faut bien que chacun ait son tour.

Ce ne fut cependant pas chose facile que de trouver douze hommes remplissant les conditions requises pour rendre un verdict impartial, et ce n'est qu'après plus d'un mois de travail qu'on a formé un jury.

“ Pour arriver à ce résultat, dit un journal américain, il a fallu épuiser successivement vingt-deux listes contenant deux mille deux cents citoyens aptes à siéger en justice. Sur ces deux mille deux cents citoyens convoqués, 1,175 ont comparu devant le tribunal, ont été assermentés, et soumis à l'inquisition pour avoir à répondre sur leur position sociale, leurs antécédents, leurs opinions touchant certains points de procédure générale, sur les conditions particulières de la cause, et sur vingt autres objets indiquant l'état de leur conscience ou le tour de leur esprit. Sur les 1,175 citoyens interrogés, 53 ont été acceptés provisoirement par le tribunal, par le ministère public et par la défense ; puis, 41 d'entre eux ont été successivement récusés et invités à quitter le siège où ils avaient été momentanément installés. Enfin, sur les 12 hommes supposés intelligents et intègres qui forment l'aréopage définitif, trois seulement ont conservé la place qui leur avait été primitivement assignée. Maintenant, si, après toutes ces formalités et ces précautions, la société n'est pas complètement convaincue de l'infaillibilité de la justice, il faudra conclure que l'institution du jury est une belle chose, mais qu'elle participe à un haut degré de l'imperfection des choses humaines, même en Amérique.”

Ce jury passera à la postérité, il fera légende et sera connu sous le nom de jury phénoménal.

. Au moment où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît, tous les Canadiens sont en liesse et célèbrent la fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, la fête de la Patrie.

Ainsi que le dit M. Benjamin Sulte, dans un article que vous lirez dans une autre colonne : “Heureux le peuple qui continue une belle histoire.”

Notre histoire est assez belle, en effet, pour que nous tenions à faire, à notre tour, un chapitre que nos descendants écriront.

Il est temps, cependant, de sortir de la période des discours, l'époque théorique, pour entrer dans la période pratique, non que je me plaigne de la trop grande abondance des protestations patriotiques, mais il serait bon, je crois, de mettre un peu à exécution une partie des grands projets que l'on propose chaque année.

Malheureusement, j'entends toujours parler de rivalités, de discussions, de questions personnelles, surtout cette année, où les esprits semblent plus aigris que jamais.

Ce n'est pas le moyen de produire quelque chose, et Dieu veuille qu'on ne nous applique

pas le dicton : " Grands parleurs, petits faiseurs." Mais non, je veux croire que toutes ces rivalités dont on parle n'existent pas, et que nous finirons par former une société sérieuse qui travaillera, au moins quelques jours par an, à faire plus que la démonstration du 24 juin.

Cette démonstration annuelle a certes son bon côté, il faut la conserver, la perpétuer, mais nous ne devons pas nous en tenir là.

Il faut continuer notre belle histoire par des actes.

* * Comme chacun doit au moins donner un projet facile à réaliser, voici le mien, je le donne de la manière la plus concise possible.

Tous les ans, le 24 juin, la Société de Saint-Jean-Baptiste décernera des prix, (médailles d'or, d'argent, etc., (sommes de \$100, \$200 etc.,) aux auteurs :

- Du meilleur ouvrage sur l'histoire du Canada.
- De la meilleure poésie.
- Du meilleur roman.
- Des actes les plus courageux.
- Des actes les plus vertueux.
- Aux familles les plus nombreuses.
- On peut ajouter et choisir, mais je crois que ce projet ne serait pas mauvais.
- Ne pourrait-on pas l'étudier ?

Leon Leduc

LA FÊTE NATIONALE

On a dit : " Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire," ce qui plaît à première vue à cause de la forme poétique de cette phrase, mais je la traduis bien autrement ! Elle signifie : " Heureux les indifférents, car ils n'ont rien dans la tête." Ceci n'est pas l'éloge d'un peuple.

L'histoire écrite du Canada, cette forêt touffue de belles et nobles actions consignées dans les livres, pourquoi existe-elle ? Parcequ'elle raconte nos travaux, nos idées, nos revers, nos triomphes. Et vous diriez, après l'avoir lue : " Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire ? " Ah ! non, jamais !

Pendant nos annales déroulent des événements parfois bien pénibles. Ne vaudrait-il pas mieux avoir eu un passé toujours égal, c'est-à-dire insignifiant ?

Devrait-on préférer la terre-à-terre de la vie, à l'honneur d'occuper dans l'histoire une situation qui nous a coûté des larmes, des souffrances et du sang ?

L'homme, la famille, la tribu, la nation, le peuple ne sont ici-bas que des lutteurs.

S'ils ne combattent pas, c'est un signe d'incapacité. Chaque individu, chaque groupe a sa mission à remplir, et cette mission ne consiste pas simplement à traîner le boulet de l'existence. Nous sommes destinés, tous, à de plus hautes fonctions. Honneur à ceux qui le comprennent. Posséder une histoire c'est n'être pas une personnalité vulgaire, et c'est encore mieux puisque c'est avoir fourni sa quote-part aux progrès de l'humanité.

Le récit des choses passées est sans intérêt dans le présent s'il ne repose sur le besoin qu'un peuple éprouve de s'éclairer et de marcher en avant. Tourner sans cesse dans le même cercle, refaire toujours une chose banale est insipide. Mais brasser à pleine main les idées et les souvenirs, c'est beau ! Créer par des efforts et des sacrifices une tradition héroïque dont l'admiration des lecteurs s'empare, c'est plus noble que la facile gloire, de ceux qui ont existé comme des enfants ou comme des marionnettes. Être sorti du grand nombre pour devenir quelqu'un ou quelque chose, n'est pas à mépriser. Si le siècle avance et que ce soit en partie grâce à vous, soyez-en fier. Pour les nations vigoureuses, pour les âmes d'élite, la part enviée est celle des promoteurs et des combattants. Êtes-vous de ceux là ? Oui, votre rôle est superbe. Non, cachez-vous ! Pas d'histoire pour les caractères mous.

" Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire." Ah ! que cela abaisse les hommes ! Nous retour-

nons ainsi à l'état d'insectes. Vouloir le bonheur en renonçant à notre dignité !

Le bonheur n'est pas dans la tête :
On peut être heureux quoique bête.

Sans doute ! Choisissez : tranquilles et stupides, ou combattants et progressants. Tranquilles, parce que vous n'avez qu'un bonheur vide. Stupides, parce que vous vous immobilisez.

Nos ancêtres, qui ne songeaient certainement pas à nous demander d'écrire leur vie glorieuse ou à se faire éléver des monuments, travaillaient avec courage à fonder la Nouvelle-France ; leurs fils n'ont pas été moins actifs dans l'œuvre du développement du Canada. Sous deux drapeaux différents, ils ont, les uns après les autres, manifesté la valeur de notre race par des travaux qui sont à la fois l'héritage et l'honneur de leurs descendants. Soupçonnaient-ils que nous serions peut-être trop faibles d'intelligence pour les comprendre et continuer la tradition nationale, comme cela arrive si souvent dans les fils de famille qui ne sont plus de la force du père ? J'aime à croire plutôt qu'ils avaient confiance en nous.

Puisque nous avons recueilli la succession, notre devoir est de la conserver intacte ; plus que cela, de l'agrandir.

Tout annonce que les Canadiens-Français d'aujourd'hui se tiennent à la hauteur de ce noble rôle, qu'ils sont fiers du passé, qu'ils agissent dans le présent et qu'ils songent à l'avenir. Ils ont une histoire, ils en sont heureux, ils veulent la perpétuer par un patriotisme bien entendu et se montrer dignes des vaillants hommes qui tracèrent autrefois la route à l'élément français dans cette partie du monde. C'est le jour de la Saint-Jean-Baptiste que cette situation des esprits se manifeste le plus visiblement. La fête du 24 juin est une commotion nationale. C'est tout ce qu'elle produit, quelqu'un. Détrompez-vous ! Cet ébranlement répond à beaucoup de choses. Si nous avions oublié notre histoire, si parceque nous avons souffert, nous ne voulions plus soutenir la position d'un peuple actif, la Saint-Jean-Baptiste n'existerait pas. Plus de célébration nationale pour les races avilies ! Plus de réunions de frères parmi les esclaves ! Plus de grands projets dans les populations qui cèdent devant les obstacles ! Si nous étions l'Inde, l'Égypte ou la Pologne nous n'aurions pas de Saint-Jean-Baptiste. Mais nous sommes nous-mêmes et nous voulons l'être, quoiqu'il en coûte, tout comme nos ancêtres. C'est donc une parole de félicitation que j'apporte en ce moment et je dis à votre intention :

" Heureux le peuple qui continue une belle histoire."

Benjamin Sulte

L'INCENDIE DE L'OPÉRA-COMIQUE

(Voir gravure)

UNE effroyable catastrophe, qui a jeté la consternation dans Paris, s'est produite il y a quelque temps. Le feu a détruit l'Opéra-Comique, et il ne reste plus de la salle Favard qu'un monceau de pierres calcinées.

L'incendie a commencé à neuf heures moins un quart, vers la fin du premier acte de *Mignon*. Une rampe de gaz, située au haut de la scène, a communiqué le feu à l'un des décors et l'incendie s'est propagé avec une incroyable rapidité. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, la galerie supérieure était embrasée et des torrents de fumée remplissaient la salle. Une panique épouvantable se produisit parmi les spectateurs ; heureusement les artistes sur la scène firent preuve d'un sang-froid admirable : M. Taskin s'élançant dans la salle supplia les spectateurs de ne pas perdre la tête :—Le feu vient de prendre, s'écria-t-il, mais il n'y a aucun danger ; sortez doucement.

Malheureusement, le décor qui brûlait tomba sur la scène. Ce fut le signal d'une bousculade terrible, d'un de ces assauts affolés où chacun se rue en avant en écrasant et pétinant tous ceux qui lui barrent le passage.

On avait éteint le gaz et seules les lampes de sûreté éclairaient cette horrible scène ; une fumée acre et épaisse avait envahi la salle et bientôt l'obscurité devint presque complète. Rien que des colonnes de fumée noire, zébrées de reflets rouges et de gerbes de flammes.

Au dehors, l'alarme avait été donnée aussitôt, mais les secours n'arrivèrent qu'au bout d'un quart d'heure, sous la forme de pompes à bras. Pendant ce temps, les flammes avaient gagné les couloirs et de chaque escalier s'élançaient des gerbes de feu. Toute issue était fermée, chacun chercha à se sauver par les toits. Les figurants, les machinistes, les habilleuses, courraient affolés sur la corniche qui surmonte le monument, faisant l'effet d'ombres fantastiques dans ce terrifiant décor. Heureusement, une escouade de pompiers arrivait et, s'emparant des échelles des gaziers, ces braves soldats les hissaient sur la marquise et commençaient le sauvetage.

Pendant ce temps le personnel, qui était en scène et les musiciens avaient cherché leur salut par un couloir souterrain ; mais, en arrivant devant la porte, ils la trouvèrent fermée. Heureusement, un courageux citoyen, entendant leurs cris de détresse, s'empara d'une barre de fer servant à fermer une devanture et parvint à enfoncer la porte.

Une foule énorme commençait à se masser aux abords du théâtre incendié.

Un service d'ordre fut organisé à la hâte par M. Guillot, officier de paix du deuxième arrondissement, qui précisément avait assisté au commencement de la représentation.

Bientôt arriva la pompe à vapeur de la rue Jean-Jacques-Rousseau, puis celle de la rue de Rom. Des échelles de sauvetage furent dressées contre les murs. A ce moment, les balcons de pierre se garnirent d'une quantité de femmes décollées et d'hommes en habit. Les femmes, les bras nus, en l'air, poussaient des cris déchirants.

En quelques instants, le toit est embrasé et les flammes surgissent, jetant une terreur indicible dans tout le quartier.

Rue de Grammont, n° 28, un locataire affolé essaie de sauter dans la rue et vient se briser sur le pavé.

De tous côtés les secours arrivaient avec une grande rapidité, et les pompes à vapeur de l'état-major, de la rue Château-London, et de la place Denfert-Rochereau se mettaient en batterie dans la rue Grammont, sur la place de la Bourse, dans la rue du Quatre-Septembre et sur les grands boulevards.

A onze heures et demie, les pompiers ont retiré des décombres un malheureux machiniste qui s'était évanoui et trois pauvres femmes qui s'étaient blotties sur le toit, paralysées par la terreur. Sur la place de l'Opéra, la violence de l'incendie empêchant d'appliquer au mur l'échelle de sauvetage, les sapeurs l'ont assujettie avec des cordes qu'ils ont fait tenir à des gardiens de la paix, et ils n'ont pas hésité à monter ainsi jusqu'au faite de l'édifice. Pendant toute la nuit, ils ont exécuté cette dangereuse manœuvre qui, heureusement, s'est effectuée sans accident.

A trois heures du matin, on était maître du feu ; mais le bâtiment s'effondrait avec un bruit épouvantable. On a jusqu'ici constaté une cinquantaine de morts. Il y a plus de cent blessés qui ont été, en majeure partie, transportés à leurs domiciles par des fiacres qu'on a réquisitionnés. On dit qu'un caporal pompier qui était monté sur le toit est tombé dans le foyer de l'incendie, et qu'un autre sapeur est presque asphyxié.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il faut sans cesse prêcher aux peuples les bienfaits de l'autorité et aux rois les bienfaits de la liberté.—Mme DE MAINTENON.

Comme les engins de nos usines, la machine humaine a sa limite de force ou de charge qui, pour ne pas s'exprimer en chiffres, ne veut pas davantage être dépassée.—G. M. VALTOUR.

Il y a des tendances auxquelles on n'échappe pas. Toutes les fois que trois Français se trouveront réunis, un salon se créera, pourvu que l'un des trois Français soit une Française.—E. HERVÉ.



L'INCENDIE DE L'OPERA-COMIQUE. — ASPECT DE LA FAÇADE PRINCIPALE, PLACE BOIELDIEU, DANS LA NUIT DU 25 AU 26 MAI

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

(Suite)

A PRÈS souper, vers huit heures, monseigneur alla présider la prière du soir, ce qu'il fit les jours suivants. Les sauvages commencent par chanter un cantique ; récitent des prières, ils entonnent un nouveau cantique, ils disent le chapelet, ils finissent par un ou deux cantiques. Ils aiment à chanter et ils chantent bien. Les hommes et les femmes, assis, les uns du côté de l'évangile et les autres du côté de l'épître, alternent à tour de rôle. La plupart ont à la main leur livre de prières ; ils savent tous lire, à l'exception de quelques vieillards. Ces sauvages sont habillés à l'euro-péenne : la seule différence qu'il y ait dans leur costume avec celui des gens de nos campagnes, c'est que les femmes en général se recouvrent la tête d'un mouchoir. Ils sont habillés, je ne dirai pas élégamment, mais proprement ; on n'en voit point en haillons. Ils se tiennent bien dans l'église, et leur maintien plein de respect indique assez qu'ils comprennent ce que c'est que le temple du Seigneur.

* * *

Il y a près de quatre cents sauvages attachés à cette mission ; ils sont présents pour la plupart ; quelques-uns cependant ont dû rester au fond des bois, dans leur pays de chasse et de pêche faute de vivres pour faire le voyage. La paroisse est grande, plusieurs centaines de mille carrés, et il n'est pas facile, à un moment donné, de rassembler tous les paroissiens.

Les sauvages sont campés sur la grève entre le fort et l'église : ils ont dressé leurs tentes de toile blanche, au nombre de soixante-quatre, çà et là, sans ordre ; les canots sont renversés sur le rivage ; vous diriez l'armée des Hébénes qui, après avoir tiré ses carènes sur la plage troyenne, est assise sur les murs d'Illion. L'habitation n'est pas grande, huit pieds sur huit ; le ménage n'est pas considérable : un coffre, quelques couvertures, un poêle, une marmite ; rien de plus commode quand il faut déménager ; dans un quart d'heure un propriétaire a plié son bagage et il emporte tout son avoir au fond de son canot. Quand il veut se passer de toutes les superfluités des coutumes de la civilisation, c'est extraordinaire comme l'homme peut vivre de peu. Comme ces jours-ci sont des jours de repos complet, sans travail, ni pêche, ni chasse, il est intéressant de considérer à la porte de leur tente les femmes qui jacent, les enfants qui jouent, les jeunes gens qui gambadent et les hommes qui fument leur calumet solennellement, heureux comme des rois sur leur trône. Je souhaiterais autant de tranquillité

d'esprit et de contentement de cœur au czar des deux Russies.

* * *

Vendredi, fête du Sacré-Cœur, à sept heures du matin, monseigneur dit la messe pour le public. Il n'est pas nécessaire d'attendre à une heure avancée de l'avant-midi pour permettre aux paroissiens d'arriver, ils sont tous campés autour de l'église. Le petit temple se remplit comme un œuf, ce qui eut lieu, du reste, à tous les exercices de la visite. Monseigneur lut en algonquin son sermon d'entrée.

Les sauvages ont très bien compris Sa Grandeur, et ils étaient heureux d'entendre leur premier pasteur leur parler dans leur langue. Dans une circonstance semblable, un sauvage se plaignait au Père en disant :

— Pourquoi monseigneur ne nous parle-t-il pas hors de l'église ? Il est savant en sauvage.

— Il sait lire, répond le Père, il ne sait pas parler.

— Comment ça ! moi, j'ai appris à parler avant que d'apprendre à lire.

Et il ne pouvait comprendre comment l'on peut lire une langue qu'on ne sait pas.

* * *

voir si ces pauvres gens étaient contents de la visite et du présent ; de toutes les bouches on entendait : " *Migqete, migqete, merci, merci.* "

* * *

Dimanche, à la messe de sept heures, près de quatre-vingt fidèles reçurent la sainte communion. Monseigneur administra le sacrement de confirmation à quarante personnes. Ce nombre est considérable. Puis Sa Grandeur, en s'aidant de son *masanigan*, de son papier, fit aux chrétiens assemblés quelques remarques de circonstance. Elle les félicita sur la décence de leur chapelle, mais elle leur dit de veiller davantage encore sur la propreté et la pureté du temple intérieur de leur âme. " Ils allaient s'éloigner de l'église et du missionnaire, mais Dieu leur serait présent partout ; ils ne devaient jamais oublier de l'invoquer soir et matin, le dimanche, dans leurs dangers, dans leurs besoins, dans les nombreux voyages de leur vie errante. "

A dix heures, il y eut messe pontificale : M. Proulx et le P. Dozois faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre, et le P. Nédelec celles de maître des cérémonies. Les PP. Paradis et Gladu chantèrent en latin la messe du second ton ; en

voyant un si nombreux clergé autour de l'autel, on se serait cru à Pembroke ou à Montréal.

A trois heures, monseigneur réunissait dans l'église tous les enfants. Il leur fit donner par in erprète des conseils propres à leur âge, et leur distribua des médailles. Certes, ce n'est pas leurs charmes extérieurs qui les lui faisaient attirer autour de sa personne ; mais leurs âmes ont été rachetées au prix du sang d'un Dieu et le Sauveur n'a-t-il pas dit, lorsque les apôtres les trouvaient importuns : " Laissez venir à moi les petits enfants ? "

* * *

La procession du St-Sacrement

fait époque dans la vie du sauvage ; il y tient ; sans elle la mission ne serait pas complète. Tout le monde y assiste. A cinq heures, cette procession s'organisa sous la direction du R. P. Paradis. Un reposoir avait été préparé avec des branches de sapin, dans une prairie, à quelques arpents de la chapelle. La bannière de la Sainte-Vierge marche en tête, portée par une fière matrone ; suivent, sur deux lignes, les femmes, les petits garçons, puis les hommes, tenant à leur main chacun un pavillon ; vient ensuite sous le dais le Saint-Sacrement, porté par monseigneur. Pendant la marche, les hymnes et les fanfares du R. P. Gladu se succèdent en alternant. Au reposoir, le *Tantum Ergo* est chanté en sauvage ; on revient par le même chemin. Jésus bénissait non les champs cultivés comme dans nos campagnes, mais les produits des eaux et des bois, ce qui soutient la vie du sauvage, la fécondité des poissons au fond des abîmes du lac, la multiplication des orignaux et des caribous dans les retraites des forêts : *crescite et multiplicamini*.

La journée s'est terminée par un grand festin, une vraie *magocwin*. Pour s'emparer du cœur des sauvages, monseigneur a saisi la note juste, il a fait vibrer la vraie corde. Quelqu'un qui les connaît bien a dit :



PONTIAC (CANADA).—Un canotier de la suite de Mgr Lorrain ; d'après une photographie.

Samedi, Monseigneur chanta une grand'messe de *requiem* pour le repos des sauvages défunts. Pendant la messe, le peuple ne chanta en latin que la réponse au *Dominus vobiscum* et, comme le disait un fort helléniste, le *Kyrie eleison* ; tout le reste, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, et quand il y a lieu le *Gloria* et le *Credo* se chante en sauvage. Cependant, dans l'intervalle entre les exercices publics, le Père Nédelec continue ses catéchismes, entend les confessions et prépare les confirmants. Pendant cette mission il s'est fait douze baptêmes.

Samedi après-midi, monseigneur a fait le tour des tentes ; partout il a été reçu à deux genoux. Pendant ces trois jours, chaque fois que Sa Grandeur se rendait à la chapelle ou en revenait, il était édifiant de voir grand nombre de sauvages se précipiter sur son passage et s'agenouiller pour recevoir sa bénédiction ; ils ne se relevaient qu'après avoir fait un grand signe de croix. Monseigneur distribua des objets de piété, chapelets, grandes images, crucifix à tous les chefs de famille ; à ceux qui sont comme les piliers de l'église par leurs services et leur bonne volonté, aux dieux *diacnesses*, comme les appelle le Père, qui entretiennent la chapelle dans une si grande propreté, il a fait des dons plus précieux. Il fallait

“ Si vous voulez arriver à leur intelligence, passez par l'estomac.”

Les choses ont été faites royalement. C'est Darius, convoquant tous les satrapes de son empire pour une fête de huit jours, ou plutôt c'est Salomon, faisant la dédicace du temple et immolant pour tout le peuple réuni sept mille bœufs et vingt-deux mille brebis.

Depuis deux jours, dix grandes chaudières pendent à la crémaillère; les pains s'entassent par mules; les puddings se comptent par douzaines et l'on fait cuire des quartiers de porc tout ronds. M. Lapointe, avec ses quatre acolytes, ne sait où donner la tête. Le repas se prend en plein air, sur le sommet d'un petit coteau qui domine le lac; la brise du soir rafraîchit la salle du festin. Dominique va à travers les tentes en criant:

“ Amis, approchez à la *magoccein*. Que chacun apporte son écuelle, son couteau et son assiette. Venez tous, hommes, femmes, et enfants, c'est Gardien de la prière qui paie.”

Deux longs prélatris sont tendus sur l'herbe; les hommes s'assoient autour de l'un, les femmes autour de l'autre; quant aux enfants, ils ont pour nappe le vert gazon. Chacun a devant lui son énorme morceau de pain, son écuelle de thé du Japon et son gros morceau de lard; de distance en distance sont de larges plats remplis de sagamité au riz, des assiettes chargées de beurre et des soucoupes pleines de sirop; un servent passe sur la table avec ses souliers de chevreuil et distribue à droite et à gauche, avec ses grosses mains noires, des briques de plum-puddings; cependant, six hommes ne suffisent pas à couper du pain et à remplir les plats. Tous les yeux sont flamboyants, les figures riantes et les langues déliées; vous entendez partout comme le murmure d'un ruisseau gazouillant.

Les enfants prennent le beurre à poignée et l'étendent sur le pain avec leurs doigts. Un homme, voulant taper dans le sirop et n'ayant pas de couteau pour couper son pain, casse les morceaux avec ses dents et ensuite tend les bouchées à la soucoupe. Des femmes, ayant oublié leur cuiller, prennent des copeaux qui sont derrière elles pour plonger dans la sagamité, et elles se tirent d'affaire aussi bien que les autres. Un homme saisit une écuelle pleine de graisse liquide, la lève en l'air comme pour porter un toast et la boit à la santé de la compagnie. Plusieurs enfants laissent échapper des cris de désespoir quand il leur faut, de guerre lasse, quitter les tables encore chargées; un petit garçon, entr'autres, avait le ventre arroudi et tendu comme un tambour. Une femme, complètement repue, les mains dégouttantes de graisse, vient se plaindre au Père, la larme à l'œil, de ce que les cuisiniers ne veulent pas lui laisser charger ses poches. Cependant je dois dire que tout s'est passé dans le plus grand ordre, sans cris, sans tumulte, sans brouhaha; pourrait-on en dire autant de tous les festins des Blancs?

* *

Le repas fini, le chef des Wanoweias sort des rangs et vient remercier monseigneur. Il porte suspendue à son cou une grande médaille en argent frappée à l'effigie de George III. C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans; si vous lui demandez son âge, il vous répond:

“ Je ne sais vraiment, mais tous ceux que j'ai connus dans ma jeunesse sont descendus dans la terre.”

Comme tous les grands orateurs, il commence par tousser, cracher et se moucher; mais n'ayant pas de mouchoir, il se sert, non pas de ses doigts (il connaît trop les convenances pour cela), mais d'un copeau qu'il ramasse à ses pieds. Il parle couramment et avec de grands gestes. Entre autres choses, il dit:

“ Il y a bien des chefs dans le pays, mais le plus grand de tous, c'est le Grand-Esprit; et le gardien de la prière nous parle la parole de ce grand chef. Il a mis des eaux en haut dans les nuages pour nous donner la pluie; il en a mis en bas aussi sur la terre, dans les lacs et les rivières, pour permettre aux sauvages de voyager en canot. Aujourd'hui, ô gardien de la prière, tu fais comme le grand maître. Il répand la rosée sur l'herbe pour la nourriture; tu répands la nourriture sur le gazon pour les enfants.”

Cette mission d'Abbitibi doit remonter bien haut; sans doute, elle a vu dans les commencements les anciens Pères Jésuites. Après la conquête, elle a été visitée par M. Bellefeuille, sulpicien, en 1837 et 1838. Ensuite M. Poiré, curé de Ste-Anne de la Pocatière, et le défunt grand vicaire Moreau, de Montréal, ont poussé leurs courses apostoliques jusqu'ici. On voit avec plaisir le portrait de ce dernier appendu au mur de la sacristie. Les RR. PP. Oblats se sont chargés de la mission en 1844; le premier qui y soit venu est le P. Laverlochère, ce vétérinaire entre les missionnaires de la baie d'Hudson. Il ne trouva ici absolument aucun édifice religieux. Le cahier des baptêmes, mariages et sépultures porte les signatures des RR. PP. Délage, Plan, Sebret, Guégen et Nédelec.

* *

Tous les printemps, au commencement de juin, les sauvages d'Abbitibi sortent de leur bois et viennent au Fort de la Compagnie vendre leurs pelleteries; c'est le temps de la mission. Ils restent campés autour de la chapelle pendant une quinzaine de jours, et ils y resteraient volontiers plus longtemps si le missionnaire n'était appelé ailleurs pour porter les mêmes secours spirituels à une autre partie de son troupeau. Ce sont pour lui quinze jours d'un travail incessant. Il s'agit d'entendre les confessions, de catéchiser les enfants, d'instruire les adultes, de faire les baptêmes, de bénir les mariages, d'enseigner à lire et à chanter: pas de repos ni le jour ni la nuit.

Après ces deux semaines d'exercices spirituels, fortifiés par la parole de Dieu et le pain eucharistique, les sauvages reprennent le chemin de leur pays de chasse. Ils ont en propriété chacun leur part de la forêt sur une étendue de dix milles, de vingt milles, de quarante milles carrés; ils sont familiers avec les limites de leurs domaines respectifs, comme un *habitant* de nos campagnes connaît les lignes de sa ferme. La pêche, la chasse aux bêtes errantes et voyageuses comme l'orignal et le caribou, enfin toute chasse nécessaire pour le soutien de l'existence, sont libres partout; mais, pour la chasse des pelleteries précieuses, comme celle des castors, des martres, des bisons qui cherchent et trouvent leur vie dans un rayon assez circonscrit, personne ne doit empiéter sur le terrain de ses voisins.

Après qu'ils ont satisfait aux devoirs et assisté aux exercices de la mission, les Pères aiment mieux les voir dispersés dans la forêt que réunis en village. Ils vivent tranquilles, seuls avec leurs familles dans leurs wigwams, et par cet isolement ils échappent à bien des périls, surtout aux excès de l'ivrognerie et aux fréquentations dangereuses. Vraiment, Dieu a pour ces sauvages fidèles des grâces toutes spéciales; il est étonnant que, n'ayant l'occasion de voir le missionnaire qu'une seule fois par année, ils puissent se conserver aussi bien dans la foi et la pratique des vertus. La prière du cœur simple et humble pénètre les nues. Le divin Pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent, il les conduit dans de gras pâturages.

Le dernier exercice de la mission, ce matin, a été une messe de *requiem*, suivie de la visite à la paroisse des morts, au cimetière. Il est beau de voir chaque tombe couverte d'un tumulus d'un pied de hauteur, sur lequel s'étend une croix de gazon. *Requiescant in pace*. Oui, dormez en repos, cendres des ancêtres, pendant que vos enfants se dispersent dans les bois. Onze mois durant, vous n'entendrez que le silence; aucun pas ne passera sur vos têtes, personne ne s'agenouillera sur vos tombeaux. Que vos os reposent en paix!

Nous partons à neuf heures du matin pour l'inconnu; jamais évêque n'a porté ses pas plus loin dans cette direction. Je ne puis quitter Abbitibi sans répéter hautement nos sentiments de gratitude envers M. Henderson, qui nous a hébergés tous les six pendant près de quatre jours, et dont l'hospitalité a été si large et si généreuse. Priez pour nous.

(A suivre)

Les nations vraiment fortes et qui ont pour elles l'avenir, sont celles qui savent faire marcher de pair l'éducation physique avec la formation de l'esprit et du cœur, du caractère et de la volonté.—Mgr FREPPEL.

L'ARTISAN

Quand la cloche fidèle aux échos jette l'heure
Où partout, dans la ville, on ferme l'atelier,
L'artisan fatigué reprend le doux sentier
Qui le ramène à sa demeure.

Après l'âpre travail cet homme, à son foyer,
Retrouve chaque soir du jour la part meilleure,
Un ange qui l'attend, consolant si l'on pleure,
Et des enfants sur qui veiller.

Bien qu'il gagne sa vie au prix de la fatigue,
Son cœur est large ouvert, et toujours il prodigue
La charité sur son chemin.

Plus un morceau de pain peut-être dans la huche:
N'importe! si la taim lui dressait une embûche,
Le ciel y pourvoirait demain!

SPERANZA.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. H. A. O. Cadot, (\$50.00), chemin Papi-neau; J. B. A. Trudel, 29, rue Saint-Constant; Pierre Trudeau, 396, rue des Seigneurs; Dame Vve. Sophie Carrier, 270, rue Jacques-Cartier; Delle Clara Terreaux, 315, rue des Seigneurs; D. A. Charest, 401, rue Laguchetière; Charles Clément, 172, rue Wolfe; Dame Pierre Poulin, 16, rue Bonaparte; N. Massé, 158, rue Saint-Constant; Z. Benoit, 260, rue Sainte-Elizabeth; Ernest Jobin, 55, rue Champlain; Alphonse Renaud, 27½, rue Balmoral; Dame Adolphe Audet dit Lapointe, 54, rue Barré; Paul Monette, 168, rue Visitation; Adolphe Lapière, 244, rue Cadieux; F. X. Sénécal, 2133, rue Notre-Dame; Dame Vve. Clément Ricard, 197, rue Wolfe; Delle Alphonsine Homier (\$15.00), 459, rue Jacques-Cartier; Ouesime Vermette, 533, rue Laguchetière; J. A. Bastien, 1484, rue Notre-Dame; Dame Alfred Giroux, 24, rue Rivet; Delle Hélène Rivet, 90, rue Saint-Félix; A. Roy, 2657, rue Notre-Dame; Charles Pageau, 168, rue Visitation; Jules Hirtz, 1475, rue Notre-Dame; Amédée Fontaine, 2588, rue Notre-Dame; Delle Alphonsine Landry, 861, rue Saint-Dominique.

Québec.—Godias Verret (\$25.00), 241, rue Prince-Edouard; Hector Verret, 449½, rue Saint-Jean; Thomas Caron, 12, rue Saint-Jacques; Joseph Langlois, 43, rue Franklin, Saint-Sauveur; Joseph Donaldson, 17, rue Saint-Ours, Saint-Sauveur; Antoine Crépin, coin des rues Arago et Nelson, Saint-Sauveur; Ulric Dugal, 14, rue Drolet; Alphonse Leclerc, rue Sainte-Marguerite; Delle Malvina Caron, 12, rue Saint-Jacques; Delle Adeline Morrisette, 143, rue du Pont; George Labranche (\$3.00), 91, rue Artillerie.

Saint-Théodore d'Acton.—Domptail Moulin.

Longueuil.—Charles Dugas, Chemin de Chambly.

Sainte-Marie de Manoir.—M. l'abbé Chapdelaine.

Saint-Henri de Montréal.—Tous-saint Riel, 3662, rue Saint-Henri; Delle Rosina Rhéaume, B. de P. boîte 19; Delle Blanche Taillefer, 3495, rue Notre-Dame; Louis Brisebois, 39, rue Saint-Philippe.

Sainte-Cunégonde.—Moïse Saint-Onge, 173, rue Workman; Dame Napoléon Bélair, Jr; 1632, rue Saint-Jacques; J. B. Mainville, rue Saint-Jacques.

Hochelaga.—Delle Henriette Lachance, rue Déséry.

Valleyfield.—Joseph Lacasse.

Pointe Saint-Charles.—Wilfrid Amiot, 78, rue Saint-Albert.

Stanfold.—Dr J. N. Bergeron.

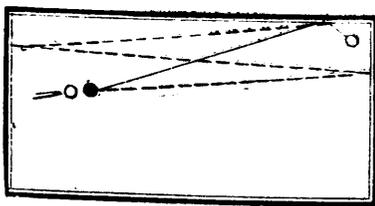
TRENTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le trente-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 2 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Les arbres ennemis.—Faisons un peu de botanique, avec un de nos confrères de Paris, le *Rap-pel*: “ Les loups ne se mangent pas entre eux, dit le proverbe. Il n'en est pas de même des arbres. Plantez, par exemple, en égale quantité des hêtres ensemble avec des bouleaux. En peu de temps, le bouleau sera chassé par le hêtre, le bouleau ne tarde pas à perdre ses branches; puis bientôt, desséché, étouffé, il meurt. C'est ainsi qu'en Danemark, les belles forêts de bouleaux qu'on y admirait jadis sont peu à peu, mais sûrement, remplacées par le hêtre. Le hêtre, assure-t-on, s'attaque également aux sapins avec succès.” Ces hêtres sont égoïstes, et, de plus, ils connaissent le mot d'Hamlet: *Hêtre ou ne pas être!*

LE JEU DE BILLARD
COUP D'ETUDE.—L. COULÉ



Lorsque les billes sont très près, il est nécessaire, pour éviter le queutage, de faire beaucoup d'effet de côté. Frappez votre bille légèrement au-dessous du centre et le plus possible à droite; la rouge, projetée violemment ira rejoindre les deux blanches dans le coin, après avoir traversé près de trois fois la longueur du billard.

LE COIN DES ENFANTS

L'ENFANT BRULÉ

RAUVRE petite! qu'elle était belle! Il me semble toujours la voir souriant avec ses yeux bleus et sautillant avec sa blonde chevelure qui se jouait au vent.

Devant la modeste maison de son père, de complice avec plusieurs autres bambins, elle avait allumé un grand feu. Elle avait mis son joli jupon blanc et ses pieds mignons voltigeaient autour de l'âtre comme des moucherons imprudents ou de blancs papillons. Tout à coup, elle pousse un cri perçant et s'élançe au milieu de ses compagnes qui fuient éperdues. Pauvre phéne, ses ailes sont en feu! Elle court, s'agite, se roule par terre, se relève, appelle sa mère, sa bonne mère.

Déjà les derniers lambeaux de ses vêtements, tombant dévorés par le feu, laissent voir le corps tout meurtri de la pauvre enfant; on la transporte dans son berceau et on court chercher le médecin.

C'est alors que je suis appelé auprès de cet ange de douleur. Elle ne faisait entendre qu'une plainte légère et elle tenait ses yeux constamment fermés.

—Quel âge as-tu, ma belle? lui demandai-je.

—Trois ans, dit-elle de sa voix la plus douce.

—Et quel est ton nom?

—Zéphérina!

—Zéphérina? c'est un beau nom.

Et, ouvrant ses beaux yeux bleus, elle sourit doucement.

Quand nous eûmes pansé ses blessures elle se pencha la tête sur son oreiller en disant: "Je veux dormir! Je veux dormir!"

Pauvre enfant! c'était son dernier sommeil. En effet, le lendemain je la revis, et Zéphérina dormait encore. Sommeil terrible, sommeil rempli de souffrances et d'horreur. Car, parfois la pauvre petite se levait tout droit dans son berceau en poussant des cris terribles, puis elle retombait dans les bras de sa mère qui souffrait pour le moins autant que son enfant. Parfois aussi un sourire effleurait ses lèvres, mais quel sourire grand Dieu! Comme il allait droit au cœur de sa mère désolée! Et moi, qui ai vu couler le sang humain tant de fois sans frémir, j'ai pleuré. J'ai pleuré en voyant souffrir la pauvre petite Zéphérina. Elle est morte, elle a rendu son âme avec un sourire.

Comme les papillons blancs autour de la flamme, elle pourra désormais voltiger autour des feux du ciel, et elle ne brûlera plus ses ailes, la petite Zéphérina.

ROSEAU.

OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL



ON NE PEUT SE

Dissimuler le fait



Il faut visiter le bel assortiment de Verreries, Poteries, Porcelaines, Argenterie, Coutellerie de la célèbre maison

L. DENEAU

Pour se convaincre que c'est la seule place où on achète véritablement beau et à bon marché.

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)



Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Montarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLÉS-10 MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint - Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraisant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charbon. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1896: Paris, 10 francs. Départements, 12 fr., Union postale, 1 fr.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Reduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraichir d'un verre de lait, de crème, rafraichissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTREAL

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465 Pépinière Fonthill (acres)

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal. J. W. BEAIL, Gérant de la succursale.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Kiflé, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poix, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts), l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGIS, St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 20 Montréal.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 269.—ÉNIGME

C'est sur la vanité que mon pouvoir se fonde.
La beauté me chérit et me cherche en tous lieux
Si je n'existais pas, il n'est personne au monde
Qui pût voir à son gré ce qu'il aime le mieux.

No 270.—CHARADE

Du haut de mon Premier, placé sur mon Der-
niere, Regarde chez le Turc, tu verras mon Entier.

No 271.—MOTS CARRÉS

Mon Premier est utile à tout apothicaire ;
Mon Second sert souvent à votre cuisinière ;
Mon Troisième est tour à tour un de mes lecteurs,
Ou le nom qu'ont porté plusieurs grands em-
pereurs ;
Enfin mon Quatrième : une plante médicinale
Qu'emploie depuis longtemps la science mé-
dicale.

RODRIGUE.

SOLUTIONS :

No 266.—La mot est : Vol-taire.
No 267.—Les mots sont : Fleurs et Pleurs.
No 268.—C'est pour se couvrir la tête.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Lan-
glois, Charles Dumontier, E. Vanasse, Mlle
C. Grandbois Mlle Eva Giroux, Montréal ;
Mde J. B. E. Bédard, Ottawa ; Mlle Flore
Gélinas, Yamachiche ; A. Chénard, Québec.

ARTICLES DE MODE

Nous désirons attirer l'attention de nos pra-
tiques sur le grand étalage varié D'OBJETS
DE MODE FRANÇAISE, que nous exhibons
pour l'été de 1887, et nous demandons une
attention spéciale sur nos importations de
BONNETTES FRANÇAISES ; de même que
celles que nous confectionnons sous la di-
rection d'une dame dont le bon goût et le juge-
ment sont reconnus, ayant le meilleur talent
dans cette ligne pour la seconder. Ces marchan-
dises sont très appropriées à la meilleure chien-
telle de ville.

Chapeaux et Bonnettes garnis et non-
garnis.

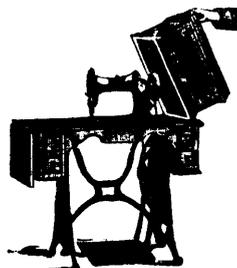
Lignes complètes de Rubans en Satin et
Gros Grain, en couleur de fantaisie et d'étape
au plus bas prix. Fleurs Artificielles Fran-
çaises. Plumes d'Auruche et de Fantaisies.

Une visite est sollicitée.

Mlle CHAMPAGNE

No 1648, Rue Ste-Catherine, Montréal

AUX MODISTES



Chaque modiste
achetant la Reine
des machines à
coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-
Catherine, aura
droit comme prime
à \$3 de patrons de
modèles de la plus
haute nouveauté.

On vend des vieilles machines en échange
et on vend à des conditions libérales.

30 DAYS' TRIAL
DR. DYE'S
VOLTAIC
BELT
(BEFORE - AND - AFTER)
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY,
LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND
VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases
of a PERSONAL NATURE resulting from ASSES and
OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restora-
tion of HEALTH, VIGOR AND MANHOOD GUARANTEED.
The grandest discovery of the Nineteenth Century.
Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes,
les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous con-
vaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,
EN FACE DE LA BANQUE D'ÉPARGNE

27909

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il
faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises
et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

Palmier

Pull over

Manila

Feutre

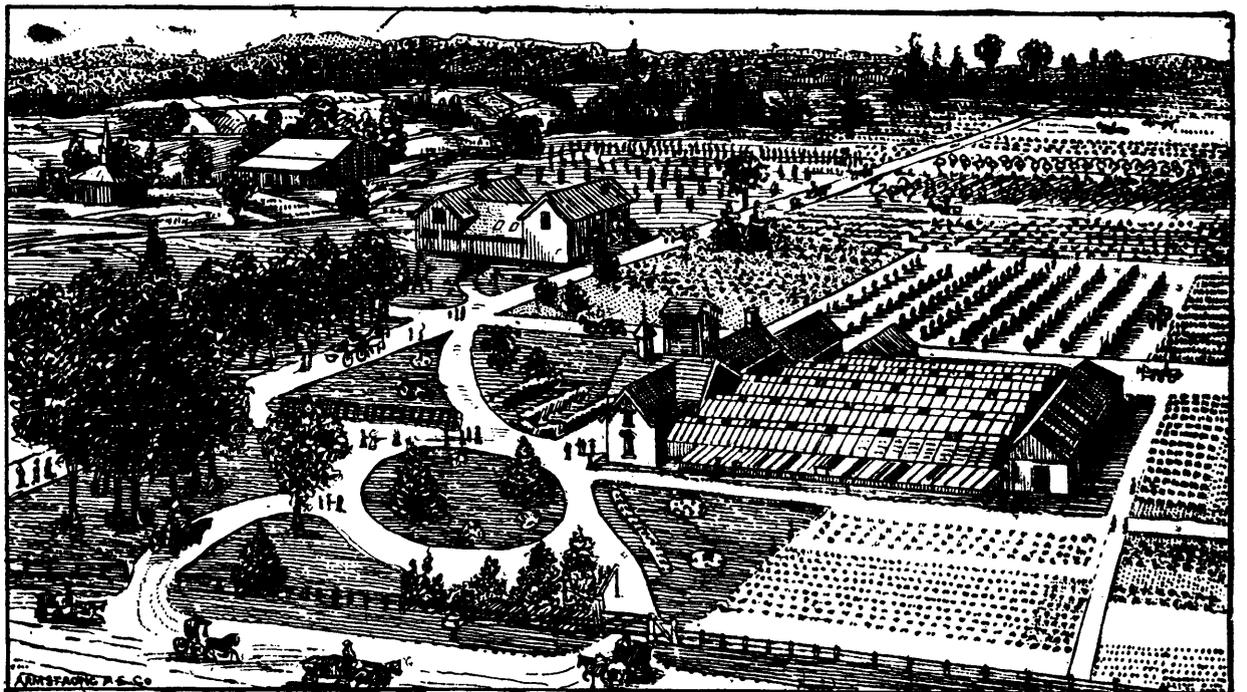
Etc. etc.



Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL - 21



PEPINIERES A FONTHILL, COMTE DE WELLAND, ONT., CANADA

465 ACRES MORRIS, STONE & WELLINGTON, PROPRIETAIRES-465 ACRES

E. MORRIS, Gérant des Pépinières,
Bureau Principal : STONE & WELLINGTON, Toronto, Ont.
Agents demandés, voir page 63

Succursale : { Montréal, P. Q. JAS. W. BEALL, Gérant.
Rochester, N. Y.,
Madison, Wis.

Loterie Nationale!

2689 LOTS

VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS LE

20 JUILLET prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

EAU ST-LEON

Montréal, 9 mai 1887.

M. A. POULIN, gérant,
Compagnie d'Eau St-Léon.
Monsieur,

Je soussignée, certifie que pour une inflam-
mation d'intestins, rien n'est comparable à
l'Eau de Saint-Léon. J'en ai fait usage pen-
dant un mois, et je suis aujourd'hui en par-
faite santé : donc je recommande beaucoup
cette Eau Merveilleuse à ceux qui seraient af-
fectés de cette cruelle maladie.

Votre très humble,

Madame GRATTON,
153, rue Inspecteur, Montréal.

Cette Eau est en vente en gros et en détail
par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON
4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTREAL

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 25 juin 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

T'aurait-elle chargé de me sonder à ce sujet ?

—Ah ! non, par exemple, et je m'empresse d'ajouter qu'étant au fait de tes engagements avec Mlle de Lilliers, j'aurais arrêté, dès son début, toute tentative de ce genre.

—Je t'en aurais su gré... J'aime Isabeau et c'est pour la vie ! ! ! Maintenant, mon cher Etienne, permets-moi de te demander si notre dernier entretien, au sujet d'une prétendue trahison qui te rendait si malheureux, a porté ses fruits. Je l'espère, car l'expression de ton visage a cessé d'être triste... Tu es toujours épris ?

—Plus que jamais ! répondit Etienne, et, comme toi, c'est pour la vie !

—Tu as eu la preuve de l'injustice de tes soupçons jaloux ?

—J'ai eu cette preuve... murmura le docteur, non sans une nuance d'embarras.

—Tu as vu René Moulin ?

—Je l'ai vu...

—Je ne m'étais point trompé, n'est-ce pas ? La mystérieuse visite de Mlle Berthe Monestier à la place Royale avait un motif honorable ?

—Un secret de famille, oui... Tu avais deviné juste...

—J'en étais sûr... René Moulin est un honnête homme... La franchise et la loyauté rayonnent sur sa figure... Je me connais en physionomies et j'affirme que la sienne n'est point menteuse...

La conversation des deux amis fut interrompue par les premiers accords de l'orchestre.

Les invités arrivaient en grand nombre et les danses allaient commencer.

—Monsieur le marquis, dit mistress Dick Thorn à Henry, voulez-vous ouvrir le bal avec Olivia... Je vous la confie...

Henry s'inclina courtoisement et, tandis qu'il offrait le bras à la jeune fille, son regard rencontra les yeux du docteur fixés sur lui.

Etienne souriait avec une expression toute particulière et facile à comprendre.

—Est-ce que par aventure il aurait deviné juste ? se demanda le jeune avocat. Mistress Dick Thorn songerait-elle véritablement à faire de moi son gendre ?...

Et il conduisit sa compagne à l'endroit où s'organisait le premier quadrille.

Claudia était restée près d'Etienne.

Elle lui toucha légèrement le bras.

—Docteur, lui demanda-t-elle à demi-voix, que pensez-vous de ce couple ?

Etienne, feignant la naïveté, répliqua :

—De quel couple me faites-vous, madame, l'honneur de me parler ?

—De celui que forment en ce moment M. de la Tour-Vaudieu et ma fille...

—Incomparable d'élégance et de distinction, madame !...

—Ne dirait-on pas que la nature a créé ces jeunes gens l'un pour l'autre ?

—La nature est une grande artiste et n'aurait pu mieux faire...

—Je suis bien aise que ce soit votre avis...

—Ce sera l'avis, madame, de quiconque a des yeux pour voir...

Claudia sourit.

—Je ne m'abusais pas... se dit Etienne.

Mistress Dick Thorn reprit :

—Qui peut prévoir l'avenir ?... Peut-être ces beaux jeunes gens sont-ils destinés à marcher côte à côte dans la vie...

—Comment cela, madame ?

—Ce quadrille les unit pour quelque minutes... Un mariage les unirait pour toujours...

—Et tout le monde envierait le bonheur de mon ami... dit vivement Etienne. Mais ce rêve charmant a peu de chances de se réaliser...

—Croyez-vous ?

—Vous ignorez sans doute, madame, que Henry de la Tour-Vaudieu est le fiancé de Mlle Isabeau

loigna pour aller à la rencontre d'une dame qu'on venait d'annoncer.

—Singulière femme ! pensait Etienne. Je lui trouve ce soir des allures étranges... Qu'y a-t-il de changé en elle ?... Je ne sais, mais je ne la reconnais plus... Pourquoi donc ? La présence de René Moulin, sous un faux nom, dans cet hôtel, me fait soupçonner un mystère dans la vie de mistress Dick Thorn... René Moulin m'a dit de ne m'étonner de rien : donc, logiquement, je dois m'attendre à tout...

L'orchestre remplissait le salon de flots harmonieux.

Au quadrille avait succédé une valse.

Henry, valseur de premier ordre, était encore le cavalier d'Olivia, et tous les spectateurs admiraient la grâce exquise du jeune couple.

Charmant ! charmant ! charmant ! avait-on soin de dire assez haut pour être entendu de Claudia.

Celle-ci, après la valse, passa familièrement son bras sous celui de Henry, qui venait de ramener Olivia à sa place.

—Combien je regrette, lui dit-elle, que M. le duc de la Tour-Vaudieu ne m'ait pas fait l'honneur d'accepter mon invitation !...

—Aviez-vous donc invité mon père ? demanda l'avocat très surpris.

—Mais sans doute... Ce cher duc n'est pas le moins du monde un inconnu pour moi... et je croyais pouvoir compter sur lui.

—Il aurait été heureux de venir, n'en doutez pas, madame...

—Qui l'en empêchait ?

—Le plus sérieux des motifs.

—Lequel ?

—L'absence.

—L'absence ! répéta mistress Dick Thorn, stupéfaite à son tour. Monsieur votre père aurait-il quitté Paris depuis ce matin ?

—Non depuis ce matin, madame, mais depuis plusieurs semaines...

—Mais, c'est impossible ! !

—Pourquoi donc ?

—Parce que...

Claudia allait répondre : Parce que je l'ai vu il y a quelques heures à peine...

Elle se mordit les lèvres.

Brusquement elle venait de comprendre que l'absence simulée de Georges, absence dont son fils lui-même était dupe, cachait un mystère qu'elle avait le plus grand intérêt à éclaircir.

—Parce que, reprit-elle en modifiant sa phrase, quelqu'un m'assurait à l'instant l'avoir vu ce matin sortir de son hôtel.

Henry secoua la tête.

—Ce quelqu'un s'est

trompé... dit-il. Mon père voyage...

—Dans quel pays ?

—En Italie, je crois...

LXXI

—Vous croyez ?... répéta mistress Dick Thorn. Vous n'en êtes donc pas sûr ?

—Pas absolument...

—Ceci est un énigme dont je serais curieuse de connaître le mot...

—Rien de plus simple... répondit Henry. Mon père est parti pour l'Italie ; mais, n'ayant aucune raison pressante pour aller là plutôt qu'ailleurs, il a pu modifier en route le but de son voyage.

—Vous n'avez de lui aucune nouvelle ?

—Aucune...

—Et vous ne lui écrivez jamais ?



—Je tiens la grenouille ! se dit-il, en cachant le portefeuille sur sa poitrine.—(Page 183, col. 2).

de Lilliers.

Claudia sourit de nouveau.

—Je sais cela... dit-elle.

Etienne regarda son interlocutrice avec un étonnement qui, cette fois, n'était point joué.

Mistress Dick Thorn poursuivit :

—Ces projets d'union sont bien connus dans le grand monde, mais un mariage peut se rompre tant qu'il n'est pas célébré.

—Henry aime Mlle Isabeau.

Une moue dédaigneuse plissa les lèvres de Claudia, qui répliqua :

—Est-on jamais bien sûr d'aimer ?... Et puis on peut reprendre son cœur quand on s'aperçoit qu'on s'était trompé... Cela arrive tous les jours... La vie est pleine de choses bizarres... Vous verrez cela, docteur...

Et mistress Dick Thorn, ayant ainsi parlé s'é-

—Non, madame, ne sachant où lui adresser mes lettres...

—On ne fait donc pas suivre la correspondance arrivant à son hôtel ?

—Impossible... Tout s'entasse sur le bureau de son cabinet de travail... A son retour il y trouvera votre lettre d'invitation avec beaucoup d'autres...

—C'est très singulier, dit Claudia. M. le duc est un original...

—Il avait sans doute besoin de repos... répliqua le jeune homme. Il aura voulu s'isoler complètement de ses affaires de toute nature.

Claudia resta silencieuse pendant quelques secondes.

Elle pensait :

—Georges doit pénétrer secrètement la nuit dans son hôtel pour y prendre connaissance des lettres qui lui sont adressées. La preuve, c'est qu'il a reçu la mienne... Mais à quel propos tant de mystères?... Il faudra que je le sache... Il m'a demandé jusqu'à demain, sous le prétexte de s'entendre avec son fils, et son fils le crois loin de Paris... Donc il ne le verra pas. Aurait-il l'intention de me prendre pour dupe ?

Après un court monologue elle ajouta :

—L'absence de votre père doit vous donner de grands tracas...

—En aucune façon, madame...

—Ne vous a-t-il donc pas laissé le soin de gérer ses intérêts ?

—Non, madame. Je ne m'occupe absolument de rien... Mon père a son homme d'affaires.

—Un certain Frédéric Bérard, je crois...

—Martial Rigaud, madame.

—Demeurant rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

—Pas du tout. Martial Renaud habite notre hôtel de la rue Saint-Dominique.

—Je faisais confusion... Ce Frédéric Bérard est chargé des affaires d'une autre personne.

Claudia ne doutait plus.

Elle avait désormais la certitude que le duc se cachait sous le nom dont il s'était servi le matin de ce même jour.

—Je flaire un danger, se dit-elle, mais je serai sur mes gardes...

—Pourquoi toutes ces questions ? se demandait Henry. Qu'importe à mistress Dick Thorn le voyage de mon père et le nom de son intendant?... N'y a-t-il là qu'une pure et simple curiosité féminine ?

Sachant ce qu'elle voulait savoir, Claudia, que ses devoirs de maîtresse de maison appelaient ailleurs, quitta le jeune avocat.

Henry rejoignit Étienne Lorient, et tous deux se rendirent au fumoir où des cigares des plus grandes marques de la Havane étaient mis à la disposition des invités.

René Moulin se multipliait.

Il surveillait les moindres détails, tout en songeant que le moment attendu par lui avec tant d'impatience approchait.

Un des valets avait reçu la consigne de le prévenir aussitôt qu'on viendrait le demander.

Il avait calculé que Berthe, partant de la rue Notre-Dame-des-Champs à dix heures et demie précises, arriverait avant onze heures et quart.

A minuit, après un lunch servit au buffet, les artistes du Gymnase joueraient un vaudeville dont la représentation ne durerait pas plus de vingt minutes, et auquel succéderaient les tableaux vivants précédents eux-mêmes la partie musicale de la fête.

René Moulin aurait donc le temps, aussitôt que Berthe et Jean-Jeudi seraient là, de régler la courte scène intercalée dans les tableaux vivants et dont l'effet pouvait être si grand.

Le pseudo-maître d'hôtel, prit d'une fièvre nerveuse, ne tenait plus en place.

Il allait et venait dans le vestibule, surveillant l'escalier et tressaillait chaque fois que le timbre de la porte cochère retentissait.

Enfin il aperçut le domestique chargé de faire le guet.

Ce domestique s'approcha et lui dit :

—Monsieur Laurent, c'est le coiffeur pour les artistes. Faut-il le faire monter ?

—Tout de suite. Je vais l'attendre sur le carré du petit escalier...

Jean-Jeudi ne tarda pas à paraître, superbe, méconnaissable.

Il avait une toilette *épatante*.

Il portait un pantalon noir acheté au Temple et quelque peu râpé, mais très propre encore ; une redingote de même couleur et de même provenance ; une cravate de satin vert émeraude et un chapeau à haute forme.

On voyait sous son bras gauche une boîte de carton attaché avec une faveur rose et contenant les perruques.

—Monsieur Laurent, dit-il d'un ton prétentieux, je suis bien votre serviteur... Vous m'avez recommandé l'exacritude et j'arrive à la minute précise...

—Très bien, monsieur... répliqua René Moulin. François, ajouta-t-il en s'adressant au valet, retournez à votre poste. J'attends une dame artiste d'un moment à l'autre... Vous l'amèneriez directement ici.

—Oui, monsieur Laurent.

Le mécanicien, resté seul avec Jean-Jeudi, reprit :

—Vous n'avez, en quittant la scène, qu'à ouvrir cette porte que voici et qui se trouve derrière la toile de fond du petit théâtre... Une fois sur le carré vous filerez par l'escalier que voilà jusque dans la cour, et de la cour dans la rue.

—Parfait !... Où nous retrouverons-nous ? demanda Jean-Jeudi.

—Demain matin, à l'heure et à l'endroit habituels...

—Tu ne décamperas donc pas ?

—Certainement non... J'ai l'intention de rester ici quelques jours encore, pour surveiller certains faits qui pourront se produire.

—Mais si mistress Dick Thorn te questionne ?

—Je me charge de lui répondre de manière à détourner ses soupçons.

—Compris !

—Il est bien entendu, poursuivit René Moulin, que vous disparaîtrez en cas d'alerte... S'il ne survient rien d'anormal, vous m'attendrez dans la pièce où je vais vous conduire et où s'habilleront les vrais acteurs... Nous revêtirons, nous, nos costumes, dans un cabinet attendant à cette pièce...

—Il y aura de l'alerte, murmura Jean-Jeudi.

—Qui vous fait supposer cela ?

—J'ai une preuve que je ne me trompais pas et que l'Anglaise est bien la femme de Neuilly, et ce n'est pas tout, j'ai du nouveau relativement à l'homme, ou complice, qui a payé l'assassinat du médecin de Brunoy...

—Vous avez retrouvé sa trace?... demanda vivement René Moulin.

—Oui...

—Est-ce le duc de la Tour-Vaudieu ?

—Je l'ignore, mais tu peux le savoir, toi.

—Moi ! répéta le mécanicien stupéfait.

—Parfaitement, ma vieille...

—Et comment ?

—Figure-toi que j'ai rencontré ce particulier au coin de la rue de Berlin... Je l'ai reconnu du premier coup d'œil, quoique depuis vingt ans il ait vieilli pas mal !... Bien décati, le vieux gredin... Mais les traits sont toujours les mêmes et le regard n'a pas changé...

—Après ?

—Eh bien, quoi, après ? Je l'ai suivi... Sais-tu où il allait ?

—Comment le saurais-je ?

—Il venait dans cet hôtel où il est resté plus d'une heure...

—Dans cet hôtel ! s'écria René Moulin. Ah ! vous devez avoir raison !... Pendant mon absence un visiteur s'est présenté... Il a demandé à voir mistress Dick Thorn... Madame ne recevait pas. Le visiteur ne s'est pas tenu pour battu. "Faites savoir à votre maîtresse que j'arrive de Brunoy, a-t-il dit. Elle me recevra..."

—Et l'Anglaise l'a reçu ?

—Oui.

—"J'arrive de Brunoy" était un mot de reconnaissance... un mot de passe...

—J'en suis convaincu... L'homme en effet doit être le complice, mais il est certain que vous aviez tort de soupçonner le duc de la Tour-Vaudieu...

—Certain !... Pourquoi certain ?... Tu sais donc le nom de l'individu en question ?...

—Il s'appelle Frédéric Bérard...

—Enfin, c'est de la veine ! murmura le vieux voleur. J'ai été refait de neuf francs cinquante

sans rien tirer de la portière, mais je ne regrette plus ma monnaie...

—Et Jean-Jeudi raconta sa course interminable derrière le fiacre qui voiturait Frédéric Bérard à travers Paris.

—C'est bigrement *rupin* ici ! fit-il en jetant un coup d'œil autour de lui, après avoir achevé son récit. On pourrait découvrir le meuble où sont fourrés les billets de mille, je crois te l'avoir déjà dit...

—Et je suis sûr de vous avoir répondu qu'ici je ne voulais pas de vol... répliqua René Moulin. Nous verrons ensuite à faire nos affaires... Occupez-vous à débarrasser les costumes... Voici la clef de la malle. Je descends attendre Mlle Berthe qui me semble bien en retard...

Jean-Jeudi haussa les épaules en regardant le pseudo-maître d'hôtel s'éloigner.

—Des délicats comme toi, mon vieux, grommela-t-il en frappant sur sa cuisse, tu sais, n'en faut pas !... Voici deux fois de suite dans la même journée qu'il refuse de laisser mettre la main dans la pâte quand on sait où est la farine !... C'est un gêneur, ce garçon-là !... Est-ce qu'il se figure que je vais concourir pour le prix de vertu ?... Pas de ça, Lisette !... Moi, je ne connais que mon métier ! Je me suis muni de tout ce qu'il faut, et après la comédie, s'il y a moyen, je me faufile et je mets la main sur le magot... Il a peur des plaintes, cet oiseau-là !... De quoi, des plaintes ! As-tu fini ? Si mistress Dick Thorn est bien la femme que je crois, je laisserai dans son tiroir une quittance qui lui donnera lieu de réfléchir avant de porter plainte... Et puis qu'est-ce que vous voulez ? J'ai mon idée !... C'est plus fort que moi... Si je ne m'offrais pas un acompte sur le capital qui m'est dû depuis vingt ans, j'en ferais une maladie...

Puis Jean-Jeudi, ouvrant la malle, se mit à préparer les costumes.

LXXII

Il était minuit.

L'orchestre avait cessé de se faire entendre...

Les invités de mistress Dick Thorn envahissaient le buffet.

René Moulin, prodigieusement étonné et non moins inquiet de l'explicable retard de Berthe, allait et venait comme une âme en peine, de la salle à manger où l'appelaient son service, au vestibule commandant le grand escalier.

Le valet François, dont nous connaissons la consigne, gravit rapidement les marches et s'approcha de lui.

—Enfin ! murmura le pseudo-maître d'hôtel.

Et tout haut il demanda :

—C'est cette dame, n'est-ce pas ?

—Monsieur Laurent, répondit François, c'est un cocher qui veut vous parler...

—Un cocher ?

—Oui, monsieur Laurent... Il paraît que c'est pour une course payée d'avance que vous l'avez chargé de faire...

—J'y vais...

Et notre ami gagna en toute hâte le rez-de-chaussée.

Sans-Souci l'attendait sous la voûte.

—Faites descendre la jeune dame que vous amenez... lui dit le mécanicien.

—La jeune dame !... répéta le cocher.

—Sans doute.

—Mais c'est que je ne l'amène pas du tout.

René pâlit.

—Comment ! s'écria-t-il, vous ne l'amenez pas ?

—Non, monsieur.

—Et pourquoi ?

—Pour la bonne raison qu'elle doit être ici depuis pas mal de temps...

—Elle doit être ici ?

—Oui, monsieur... Quand je me suis présenté selon vos indications rue Notre-Dame-des-Champs, bien exactement à l'heure, et plutôt même en avance qu'en retard, la concierge à qui j'ai demandé Mlle Berthe Monestier m'a répondu que cette demoiselle était déjà partie...

—Partie ! répéta-t-il d'une voix étranglée. C'est impossible !

—C'est pourtant comme ça.

—Mais puisqu'elle devait attendre qu'on vint la chercher...

—Et bien ! justement on est venu...

—Qui donc ?

—Un cocher de fiacre avec sa voiture... il est monté prévenir la demoiselle et il l'a amenée... Vous devez bien le savoir, puisqu'il arrivait de votre part..

—Je n'ai envoyé personne que vous.

—L'autre cocher a pourtant bien dit qu'il avait commission de M. René Moulin... Sans cela la concierge ne l'aurait pas laissé monter.

—Et vous avez mis une heure et demie à apporter cette nouvelle ! Car il est plus de minuit !

—Bourgeois, je suis parti tout de suite, mais par le temps qu'il fait les pavés sont glissants... Mon poulet d'Inde est tombé en route... Il a cassé un brancard... Ça a été toute une affaire de le relever et de rafistoler la mécanique... Je ne suis pas fatigué.

Le cerveau de René était en feu.

Ce qui s'était passé lui paraissait incompréhensible. Personne au monde ne connaissait ses projets. On n'avait pu surprendre sa pensée. On le croyait absent de Paris, en conséquence il ne pouvait admettre qu'on se fût servi de son nom pour attirer Berthe dans un piège.

Il y avait là sans aucun doute une erreur, un malentendu... Si Berthe était réellement sortie, elle devait être entrée dans son logement où elle attendait.

—Écoutez, dit-il au cocher, pouvez-vous en une heure et quart aller rue Notre-Dame-des-Champs et revenir ici ? Je vous donnerai cent francs.

—Bourgeois, c'est faisable... Si le poulet d'Inde en crève, tant pis !... Il n'est pas à moi.

—Retournez donc d'où vous venez... demandez de nouveau Mlle Monestier et amenez-la.

—Bourgeois, je file et je reviens... Apprêtez les cent francs.

Sans-Souci s'élança sur son siège, et le cheval vigoureusement fouetté partit à fond de train, malgré les règlements de police qui défend de galopper dans les rues de Paris.

Si elle arrive, il sera temps encore... se dit René en regagnant le premier étage. Mais qu'elle singulière aventure ! Une seule explication me semble plausible... Berthe a dû vouloir se dérober à cette scène qui l'épouvante tant... Son énergie surexcitée par moi s'est sans doute éteinte tout à coup... Elle a pris peur et a fait débiter par la concierge cette histoire absurde du premier cocher... Oh ! faiblesse des femmes ! Quand les nerfs s'en mêlent, tout est perdu !

Le pseudo-maître d'hôtel reprit son service en luttant de son mieux contre les préoccupations qui l'absorbaient.

A chaque instant il consultait sa montre dont les aiguilles indiquèrent successivement minuit et demi, puis une heure.

Les artistes de Gymnase étaient arrivés en costumes.

Les invités s'installèrent et le prétexte de l'ouverture annonça que le vaudeville allait commencer.

René profita de la liberté relative que la représentation lui accordait, pour aller se mettre aux aguets à une fenêtre donnant sur la rue.

Un peu avant une heure et demie un fiacre, dont un nuage de vapeur enveloppait le cheval blanc d'écume, s'arrêta devant la porte de l'hôtel.

Le mécanicien descendit l'escalier comme une trompe et atteignit la porte cochère au moment où Sans-Souci en franchissait le seuil.

Le cocher avait une physionomie fort piteuse.

—Eh bien ? lui demanda René.

—Eh bien, bourgeois, la jeune dame n'était point revenue...

—Est-ce possible ?...

Sans-Souci continua :

—J'ai fait lever la concierge, et Dieu sait que ça n'a pas été sans peine ! Je lui ai donné cent sous de ma poche... Je suis monté avec elle au logement de la demoiselle... Nous avons sonné, résonné, carillonné, frappé à coups de poing sur la porte... Personne n'a répondu...

—Il est donc arrivé un malheur... murmura René, les lèvres sèches et la gorge serrée par l'émotion.

—Oh ! bourgeois, ce n'est guère supposable... répliqua Sans-Souci parlant pour parler et sans la moindre conviction. La jeune dame était peut-

être invitée autre part et n'aura pu venir ici... Le pseudo-maître d'hôtel n'avait rien à répondre à ce non-sens.

—Voici votre argent, dit-il en mettant dans la main du cocher un billet de cent francs et une pièce de cent sous.

Puis il regagna l'escalier, mais d'une marche lente, et chancelant à chaque pas comme un homme ivre.

A l'angoisse morale se joignait la souffrance physique... Des trépidations douloureuses remplitaient son cerveau. Son crâne brûlant lui semblait près d'éclater.

Il ne croyait plus maintenant que Berthe eût reculé devant la tâche dont elle avait accepté sa part... Il devinait un piège inexplicable ; il soupçonnait un crime ; un funèbre pressentiment sonnait le glas du malheur à ses oreilles. Il se débattit contre les idées noires qui l'envahissaient de plus en plus, et il murmura :

—Allons, je travaillerai seul à l'œuvre qu'elle devait partager... Une femme de chambre inconsciente la remplacera dans la scène où elle avait son rôle...

Des applaudissements annoncèrent la chute du rideau après le vaudeville que devait suivre un entr'acte assez long pour donner le temps de préparer les tableaux vivants.

Claudia et sa fille étaient assises près du docteur Étienne Lorient.

Henry de la Tour-Vaudieu causait avec un jeune avocat de ses amis, rencontré dans la foule des invités.

René Moulin, jugeant que l'heure était venue de préparer tout, envoya l'ancien figurant de l'Ambigu, (pour le quart d'heure valet supplémentaire), rejoindre Jean-Jeudi dans le cabinet qui devait leur servir de loge, et se rendit à l'office.

—Mademoiselle Irma, dit-il à une jeune femme de chambre très délurée et fort intelligente, attachée spécialement au service d'Olivia, voulez-vous me rendre un service ?...

—Pourquoi donc pas, monsieur Laurent ? répliqua la soubrette. De quoi s'agit-il ?

—De remplacer une artiste qui nous manque au dernier moment...

—Je ne demanderais pas mieux, monsieur Laurent, mais je ne joue la comédie qu'à la ville...

—Il n'est pas question de comédie, mais de tableaux vivants... Vous n'aurez rien à dire...

—Alors, ça me va beaucoup... Ça sera drôle...

—Vous consentez ?

—Et plutôt deux fois qu'une... Où s'habille-t-on et qu'aurai-je à faire ?

—Venez avec moi...

René conduisit Mlle Irma jusqu'à la loge improvisée où se trouvaient Jean-Jeudi et l'ex-figurant.

Le voleur émérite était déjà costumé et grîmé. Il achevait de grimer son compagnon représentant le médecin de Brunoy, porteur de l'enfant.

—Et, mam'selle Berthe ?... demanda Jean-Jeudi...

—Elle n'a pas pu venir, mais voici mademoiselle qui la remplacera.

LXXIII

Les deux hommes cédèrent la place à la soubrette, qui reçut les instructions de René Moulin et procéda sans perdre une minute à son travestissement, tandis que le pseudo-Laurent allait s'habiller et se grimer dans la pièce voisine, sous la direction de Jean-Jeudi.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, les tableaux vivants étaient fort en vogue.

Les artistes envoyés par René Moulin gagnaient beaucoup d'argent en donnant chaque soir des représentations, non sur une scène publique mais sur des théâtres improvisés chez des particuliers.

L'orchestre joua un fragment d'ouverture, puis, pendant trois quarts d'heure, les poses plastiques et les reproductions d'œuvres de maîtres se succédèrent avec un grand succès.

Immédiatement avant le lever de la toile sur chaque tableau, le directeur de la troupe venait saluer les spectateurs et annonçait : Le duel de Pierrot ; Une partie d'ânes ; Le coup de vent ; Le jugement de Paris ; Après la bataille, etc.

Les entr'actes étaient fort courts.

Aussitôt le programme de la représentation rempli, la troupe, attendue ailleurs, s'empressa de quitter l'hôtel de la rue Berlin.

Mais il restait à exhiber un dernier tableau dont les acteurs se nommaient Jean-Jeudi et René Moulin.

Celui-ci, aussitôt le rideau baissé, expédia un valet au chef d'orchestre pour le prier de jouer en sourdine une marche funèbre, et dès que retentirent les premières notes, sourdes et lugubres, Jean-Jeudi, qui se rappelait les moindres détails du drame de la nuit du 24 septembre 1837, posa ses personnages dans le décor figurant un pont mal éclairé par des réverbères dont la lueur douteuse tombait sur un fiacre immobile.

La reproduction de l'assassinat du docteur Leroyer était d'une exactitude absolue et d'un réalisme effrayant.

Personne n'aurait pu reconnaître les visages admirablement grîmés des acteurs de cette scène de meurtre.

—C'est fait... dit le vieux voleur en levant son couteau sur l'ex-figurant de l'Ambigu chargé du rôle du médecin.

—Changez le rideau !... commanda le mécanicien.

La toile aussitôt se leva, découvrant le paysage sinistre que nous avons décrit.

En même temps une voix vibrante, celle de René, dominant la lugubre musique, jeta ces mots aux spectateurs étonnés :

Le crime du pont de Neuilly !...

Le résultat que René Moulin et Jean-Jeudi espéraient provoquer ne se fit point attendre et fut aussi complet que possible.

Mistress Dick Thorn devint pâle comme une morte.

Un tremblement nerveux secoua tout son corps.

Ses yeux effarés s'agrandirent.

Sans en avoir conscience elle voulut se lever pour ce soustraire à l'effrayant spectacle de la matérialisation du crime dont elle avait été complice.

Ses jambes plochèrent sous elle ; une sorte de gémissement s'échappa de ses lèvres : elle tomba à la renverse dans son fauteuil et perdit connaissance.

Cet incident, avons-nous besoin de le dire ? détermina le baisser immédiat du rideau.

Tout le monde s'empressait, très agité, très ému, autour de Claudia. On ne pouvait soupçonner la cause véritable de son évanouissement. On cherchait à deviner quel mal subit venait de l'atteindre.

Olivia, affolée, se tordait les mains en couvrant de baisers les joues froides de sa mère.

Étienne Lorient, lui, gardait tout son sang-froid.

Il demandait de l'eau fraîche pour bassiner les tempes de la maîtresse du logis, il approchait de ses narines un flacon rempli de sels alcalins afin de provoquer une réaction, et il répondait aux questionneurs :

—Ce n'est rien... absolument rien... une syncope dont la chaleur est l'unique cause... Dans cinq minutes mistress Dick Thorn, revenue à elle-même, n'aura plus besoin que d'un peu de repos.

Il ajouta en s'adressant à Olivia :

—Veuillez me dire, mademoiselle, où je pourrais transporter madame votre mère ?

—Dans sa chambre dont on a fait pour cette nuit un salon de jeu, monsieur le docteur... répondit la jeune fille en sanglotant.

—Calmez-vous, mademoiselle, je vous en supplie. Je vous réponds que ce ne sera rien...

Le jeune médecin était exceptionnellement vigoureux.

Il prit entre ses bras le corps de Claudia et, chargé de ce fardeau sous lequel il ne faiblissait point, il traversa la foule qui s'écartait sur son passage et le laissa seul avec la mère évanouie et la fille éperdue dans la chambre transformée en salon de jeu.

Tout en prodiguant à la malade des soins infructueux d'abord, Étienne Lorient pensait à René Moulin.

Il se rappelait les paroles prononcées par lui

chez Berthe, et dont voici le sens, sinon le texte exact :

...Ne vous étonnez de rien, si étonnantes que soient les choses qui s'accompliront sous vos yeux.

Le mystère dont René et Berthe s'entouraient avait-il donc quelque rapport avec le fait, assurément surprenant, qui venait de se produire chez mistress Dick Thorn ?...

La présence de René sous un faux nom à l'hôtel de la rue de Berlin lui permettait de regarder cette supposition comme parfaitement admissible.

La syncope s'était manifestée au moment précis où retentissait dans le salon cette phrase : *Le crime du pont de Neuilly*.

Assurément ces mots avaient déterminé une étrange terreur résultant, selon toute apparence, non de la vue d'un décor plus ou moins sombre, mais d'un terrible souvenir...

Quel pouvait être ce souvenir, et qu'y avait-il d'anormal dans le passé de mistress Dick Thorn ?

Etienne se posait ces énigmes, et ne pouvait les résoudre.

—Monsieur, balbutia la blonde enfant, ma mère ne reprend pas connaissance... J'ai peur...

—Rassurez-vous... C'est une question de minutes... Rien n'est à craindre...

—Bien vrai ?...

—Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas la moindre inquiétude.

L'accent avec lequel fut prononcé cette affirmation était persuasif.

Olivia respira plus librement.

La porte du salon s'ouvrit et René Moulin parut.

Son maquillage et son déguisement avaient disparu.

Il était redevenu de la tête aux pieds Laurent, le maître d'hôtel absolument correct.

—Ah ! monsieur le docteur, que vient-on de m'apprendre ? s'écria-t-il. Madame s'est trouvée mal pendant la représentation des tableaux vivants...

Et il s'approcha du canapé sur lequel reposait Claudia.

Etienne crut reconnaître la voix vibrante qui avait dit : *Le crime du pont de Neuilly*.

Il tressaillit et regarda fixement René Moulin. Ce dernier répondit par un coup d'œil commandant le silence.

—Ce n'est pas dangereux, au moins, monsieur le docteur ? poursuivit-il.

—Ni dangereux, ni même grave. Rassurez les invités de votre maîtresse, monsieur Laurent ; annoncez-leur qu'avant un quart d'heure mistress Dick Thorn ira les rejoindre mieux portante que jamais.

—Vous faites de moi un porteur de bonnes nouvelles, monsieur le docteur... J'en suis bien heureux.

Et le maître d'hôtel de hasard sortit de la chambre d'un air enchanté.

Retournons de quelques instants en arrière et voyons ce qui s'était passé de l'autre côté de la toile après le tableau de l'assassinat.

Jean-Jeudi et René, depuis la scène, ne quittaient pas des yeux mistress Dick Thorn.

Ils la virent trembler, pâlir, essayer de fuir, et retomber enfin brisée et sans connaissance.

Pour eux la preuve était décisive.

Désormais il devenait impossible de douter que mistress Dick Thorn fût la complice du crime commis, vingt années auparavant, au pont de Neuilly.

—Nous savons à quoi nous en tenir... glissa René dans l'oreille de Jean-Jeudi. Mon idée était bonne et le succès dépasse notre espoir... Vous connaissez l'escalier dérobé qui conduit à la cour ? Partez, et à demain...

—A demain... répéta le voleur émérite... Je file.

Il ajouta tout bas :

—Toi, tu peux te fouiller !... Plus souvent que je vais partir...

René gagna en toute hâte le cabinet servant de loge, pour se déshabiller et reprendre son apparence habituelle.

L'ancien figurant de l'Ambigu, et Mlle Irma la soubrette, en faisaient autant de leur côté.

Jean-Jeudi, lui, avait son idée fixe.

Cette idée nous la connaissons.

Il voulait, avant de quitter l'hôtel, visiter le

petit meuble où son instinct de voleur émérite lui faisait croire que Mistress Dick Thorn serrait ses billets de banque.

La certitude acquise que la maîtresse du logis était bien l'empoisonneuse d'autrefois avivait ce désir.

Donc, au lieu de se dévêtir et de s'esquiver, il regarda par le trou du rideau pour s'assurer de ce qui se passait au salon.

C'était le moment où les invités se pressaient autour de Claudia toujours évanouie.

Cet incident imprévu avait fait désertier les autres pièces, il nous semble presque superflu de l'affirmer.

LXXIV

—Ils sont tous occupés ailleurs... pensa Jean-Jeudi, l'occasion est fameuse... Et puis qu'est-ce que je risque, après tout ? Si par malchance on me pince, je n'aurai qu'un mot à dire à l'oreille de la dame pour être lâché tout de suite... Orientons-nous un peu... En face, le grand salon... Le petit salon aux deux portraits doit être à droite, et je me souviens qu'il touche à la chambre où je flairais les *fajots garatés* dans le meuble en question... Allons-y carrément !

Le vieux gredin quitta la scène du théâtre en miniature, traversa la pièce servant de foyer, ouvrit une porte à droite, reconnut les portraits en pied de Claudia et de feu Dick Thorn, souleva une portière et frissonna de joie en reconnaissant le bureau d'ébène.

On entendait au loin le murmure des voix, mais la pièce était absolument déserte.

Pour avoir chance de réussir dans sa téméraire entreprise, il fallait agir vite.

Jean-Jeudi tira de sa poche une lame d'acier dont il introduisit l'extrémité pointue entre la partie supérieure du meuble et le haut du tiroir, et se servit de cette lame en guise de levier avec une force irrésistible.

Un craquement sourd retentit. La serrure céda ; le tiroir glissa dans ses rainures, laissant à découvert le portefeuille bourré de billets de banque par Claudia dans l'après-midi, et dont une poche secrète renfermait en outre le testament de Sigismond et le reçu de Guiseppe Corticelli.

Jean-Jeudi souleva les parois de maroquin et palpa d'une main fiévreuse les précieux chiffons.

—Je tiens la grenouille ! se dit-il en cachant le portefeuille sur sa poitrine velue, entre sa chemise et sa peau. Maintenant, il s'agit d'empêcher l'Anglaise de mettre la police à mes trousses... Ça ne sera pas la mer à boire.

A l'aide d'un crayon tiré de sa poche inépuisable, il traça sur une feuille de papier blanc les lignes suivantes, dont nous ne reproduirons pas l'orthographe ultra-fantaisiste :

Reçu de la dame de Neuilly un premier acompte sur l'affaire de la nuit du 24 septembre 1837.

JEAN-JEUDI.

Il mit ce papier à la place du portefeuille dans le tiroir qu'une violente poussée rajusta dans ses rainures, puis, reprenant le chemin qu'il avait suivi deux minutes auparavant, car ce qui précède n'avait pas duré plus de deux minutes, il fut bientôt hors de l'hôtel, sans avoir été inquiété ni même remarqué.

Une fois dans la rue, il témoigna sa joie en se frottant les mains à en écorcher l'épiderme. Le rire silencieux de Bas-de-Cuir contracta les muscles de son visage, et volontiers il eût esquissé sur le trottoir boueux un pas de caractère.

—Voilà qui défrisera quelque peu ce poseur de René Moulin ! pensait-il. J'aime pas qu'on fasse des manières avec Bibi, et qu'on se mette en travers quand les choses sont si faciles ! Maintenant je vas aller me payer une soupe au fromage à la Halle ; je visiterai ensuite l'intérieur du bibelot... Et il s'éloigna d'un bon pas.

En ce moment mistress Dick Thorn, reprenant connaissance, promenait autour d'elle des regards effarés.

Un silence profond régnait dans la chambre et c'est à peine si le murmure vague des conversations tenues à voix basse arrivait jusque-là, à travers les portes closes et les lourdes portières abaissées.

Trois personnes seulement, Olivia, le docteur

Etienne Lorient et René Moulin, se trouvaient auprès du canapé sur lequel on avait étendu la maîtresse de la maison.

Claudia parut avoir un instant de délire.

—Faites taire cette musique... commanda-t-elle d'une voix sourde. Baissez ce rideau... Eteignez ces lumières... Chassez cette vision maudite... Chassez-là... chassez-là !...

Olivia pleurait à chaudes larmes.

René Moulin contenait difficilement sa joie en entendant mistress Dick Thorn se trahir d'une façon si complète.

—Remettez-vous, chère madame, dit Etienne. Vous avez été souffrante... La chaleur avait provoqué chez vous un évanouissement passager, mais vous voilà remise et vous pourrez bientôt rassurer vos invités en vous montrant à eux...

Les paroles du jeune homme ramenèrent brusquement Claudia au sentiment de la réalité.

Elle se calma soudain ; toute trace d'exaltation cérébrale disparut ; elle regarda successivement sa fille, le docteur, et le prétendu maître d'hôtel.

Le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à la mémoire, net et distinct.

Un frisson passa sur sa chair.

Une secousse nerveuse agita tout son être...

Elle venait de comprendre ce que sa situation avait de périlleux, et à quels commentaires son étrange évanouissement pouvait donner naissance.

Ne s'était-elle point compromise ? Ne laissait-elle pas le champ libre aux plus malveillantes suppositions ?

Toute autre fille d'Eve aurait courbé la tête, mais l'ex-Claudia Varni était d'une trempe solide.

Sa volonté de fer rétablit l'équilibre dans son cerveau momentanément ébranlé par une apparition stupéfiante.

Son visage se rasséréna ; un vague sourire se dessina sur ses lèvres ; ce fut d'une voix presque assurée qu'elle dit à Etienne :

—Enfin, cher docteur, que s'est-il donc passé ? Il me semble que j'ai eu peur et que je me suis évanouie, mais cela n'est pas très distinct. Eclairrez-moi, je vous en prie...

Le neveu de Pierre Lorient fut absolument dupe de cette tranquillité apparente. René Moulin savait, lui, à quoi s'en tenir.

—Mon Dieu, madame, répondit le jeune médecin, rien n'est plus simple... Le dernier épisode des tableaux vivants était véritablement sinistre. Cette scène de meurtre vous a bouleversée... De là le vertige et la syncope... Cela se produit assez souvent dans les théâtres de drame, aux scènes par trop émouvantes, et donne de l'occupation aux médecins de service.

—En effet, dit Claudia en riant, je me souviens. Oui, ce tableau m'avait causé une impression pénible... mais ma faiblesse a dû paraître bien ridicule...

—En aucune façon, chère madame... On ne saurait lutter contre une défaillance...

—Excusable après tout, en y réfléchissant... fit Claudia. Ce tableau ne m'a frappée que parce qu'il me rappelait un souvenir...

—Ah ! murmura René Moulin presque malgré lui.

—Oui, reprit mistress Dick Thorn. Une nuit nous avons été l'objet, mon mari et moi, d'une agression sur un pont de Londres... Nous revenions d'un bal. Il s'agissait de me voler mes diamants ; le cocher était d'accord avec les malfaiteurs et, sans l'intervention quasi providentielle d'une escouade de policiers, on nous aurait, selon toute apparence, assassinés et jetés à la Tamise...

—Ah ! chère madame, s'écria Etienne Lorient, ceci explique de façon surabondante la crise de ce soir.

—Docteur, suis-je en état de rejoindre mes invités ?

—Parfaitement, mais buvez d'abord, je vous prie, un grand verre d'eau froide...

—Que je vais aller chercher, madame... s'empressa de dire René Moulin en quittant la chambre.

—Chère maman, fit Olivia en embrassant sa mère, il faudra mettre aussi un peu d'ordre dans ta coiffure, qui s'est toute défaits... Veux-tu que je t'envoie une femme de chambre ?

(A suivre)